

Isabelle Auricoste

six roses



L'avion qui transportait les voyageurs entre Mexico et Cancún s'est écrasé contre la montagne. En rangeant les affaires de Judith à Paris, Luis a trouvé ces feuillets et me les a adressés avec ces quelques mots : « Cette histoire parle d'une personne inconnue. Mais ce texte qui ressemble si peu à ma mère est ce qui me reste d'elle. »

*Viens me voir à la montagne. Tu sais bien  
que je t'attends. Ton livre n'apporte pas  
de réconfort, d'habit de fête ou de deuil.  
Il me rend des sensations et protège du  
travestissement.*

—Tiksi La Luna

*Chaque mot porte. Chaque mot est porté.*

—Amir Epstein

*Le chemin s'arrête  
Les senteurs se rapprochent  
Roses sauvages écloses*

—Buson

*[...]*

[...]

Le chaos commence comme un jeu. Le plaisir au début d'être objet de passion, un théâtre inventé dont il serait le maître absolu. On s'arrête au milieu d'un pont. Si on continue, l'amour n'aura pas lieu. On s'arrête. C'est magique.

Il te plaque à terre dans le bois. Tu as du mal à respirer. Il veut t'arracher à ta famille bourgeoise. Te surprendre. Ta famille t'étouffe d'amour. Mais lui t'étouffe aussi. Il veut t'interdire de déjeuner. Te couper de tes amis, de ton travail. Par passion. Que tu vives ou non une passion n'a pas d'importance. Ta passion, c'est lui qui l'incarne.

Au début, c'est juste un dérapage, un étau qui se resserre, quelque chose qui ne tourne pas rond. *Et cela n'avait pas trop duré, pour une vie déjà longue.* Deux ans peut-être pour que cette ombre d'abord passagère se précise. *Mais deux ans c'était trop.* Le pire c'est donc ça. Décider que ce n'était rien ou pas grand-chose, quand

d'autres souffrent tellement plus. Enterrer ces deux ans comme un petit chien qu'on aime beaucoup, au fond du bois, sous deux pelletées de terre.

Les questions tournent, se retournent dans ta tête. Il t'en faut très peu pour t'insurger. Tu n'es jamais d'accord quand je te dis simplement : voilà ce que tu viens toi-même de dire à l'instant.

Cette phrase que tu as lue un jour dans un journal : *Depuis qu'elle n'est plus une victime, elle existe*. Le mot victime recouvre la personne. Plus qu'un mot ou une image, c'est un statut. La victime est suspecte de bénéficiaire de passe-droits, d'avantages indus. Elle peut mentir. Inventer pour attirer l'attention. Si cette personne est une victime, c'est par défaut. Si elle s'en sort à peu près et qu'elle a du ressort, si elle rit parfois, elle n'est plus une victime donc elle n'est rien. En toute logique, le mieux, pour être une victime parfaite, c'est d'être morte. Au moins l'ambiguïté est exclue.

[...]

[...]



*La vie des autres.* Une tonalité basse, sans lumière. Rangée dans un coin depuis longtemps. Elle ne ressent plus d'émotions. C'est cette case qui l'en empêche, ce petit coin cotonneux et blanc. Une femme indifférente, inébranlable en dépit des apparences. Sa fragilité de surface enrobe un bloc chauffé à blanc, une lave refroidie et dure comme l'onyx.

D'abord les battements, la sueur. Le cœur se décroche, on sursaute pour un rien. Ensuite le sang se retire. Les mots s'en vont. On devient de glace, de pierre. Mais derrière le masque les yeux s'agitent, les pupilles vibrent comme des papillons affolés par la lumière, attirés et brûlés.

Une voix dépourvue d'intonations. Retenue, rivée à un seul point. La solitude l'irradie.

Elle se détourne. Durcit la colonne.

Le visage d'une statue de pierre martelée, détruit au marteau. Comme si le burin, le marteau s'attaquaient à son propre visage. Et pourtant non, elle n'a pas été attaquée au marteau. Elle n'a plus l'âge où l'on peut se rêver invulnérable, croire que l'on peut résister au pire, comme elle l'a longtemps imaginé, en jeune cheval increvable ne s'interrogeant jamais sur son humanité.

Je vais parler. Mais dans ma bouche, la langue se paralyse, bleue et lourde comme celle d'un bœuf. Si les mots touchent juste, ils peuvent me blesser. Je préfère parler faux, comme si je n'y étais pas. Rivée à ce que d'autres appellent un trauma. La parole lève l'ambiguïté, elle tranche, taillade, elle me rappelle parfois des charniers. Le silence, lui, me laisse le choix, oubli ou mémoire blessante. Il reflète davantage mon tourment, il le respecte.

Viol. Violences. Prise d'otage. Tous ces phénomènes bien distincts se présentent, rangés les uns à côté des autres, avec des liens et des degrés. Quelle chance, se dit-elle, qu'il y ait des gens pour laisser la bibliothèque des idées en ordre. Mais un jour ils lui diront : tu n'as pas le droit d'y penser, tu ne dérangeras pas cet ordre impeccable. Elle est restée longtemps un serviteur de la bibliothèque des idées, de ceux qui écarquillent les yeux

quand les Huns entrent dans la pièce à cheval, jettent les rayonnages à terre, entassent les livres et en font un autodafé.

Elle croit être restée indemne, au point que sa propre histoire lui semble fausse, inventée. Elle tient à rester une femme privilégiée, disposant d'un vocabulaire étendu, d'artifices rhétoriques appropriés. Et maintenant qu'elle veut parler, elle n'y arrive pas. Elle est avec les mots comme une personne dépouillée de ses richesses, contrainte de se retrousser les manches, de se mettre à casser des pierres pour gagner sa vie.

Des années après, tu en es toujours là ? Elle travaille la phrase, s'acharne, jusqu'au moment où la chose informe, gluante, est mise à distance, comme une chouette clouée sur la porte. Alors elle la fixe, sidérée qu'elle ne crie pas.

Le silence face à une porte fermée. Je contemple cette porte très belle, sa serrure ouvragée, ses ferronneries, ses clous de forgeron plantés dans le bois, je la trouve parfaite. Pourquoi l'ouvrir ?

[...]



[...]



Certains départs sont des fuites. Des femmes s'en sortent seules, elles s'aguerrissent. Je l'aurais pu, comme tant d'autres. Être seul, ce n'est pas forcément être isolé. Rompre avec ce lieu, ne plus l'avoir sous les yeux, l'oublier, l'enterrer, l'effacer est devenu indispensable, comme refaire, dans une étrange confusion, ma vie. Durant des années je ne suis pas revenue voir mes vieux voisins. Jusqu'au jour où j'ai repris l'escalier, comme si c'était hier. Jeanine était là mais plus Jean.



Il y a dans le retrait la recherche d'un refuge mais aussi de la sauvagerie. Il y a dans la sauvagerie une force, une énergie latente.

[...]